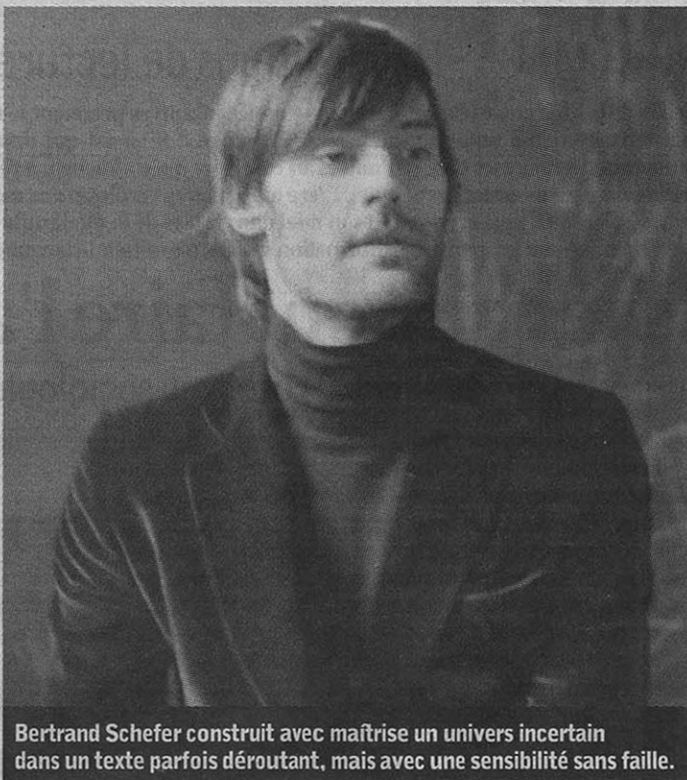


Dérisoires « belles années »

La dérive de celui pour qui un présent sans vie ne sera jamais le bon vieux temps.

L'ÂGE D'OR, de Bertrand Schefer.
Éditions Allia. 92 pages, 6,10 euros.

« **C**et enfant dont la naissance va clore l'âge de fer et ramener l'âge d'or dans le monde entier, protège-le. » On a vu dans cette prophétie une annonce faite aux païens de la naissance du Christ. C'est ainsi, du moins, que s'interprétait l'oracle de la Sybille à l'empereur Auguste, tel que le rapportait Virgile. Mais il est un âge où chacun peut se croire unique, « conçu dans l'absence », et peut-être promis à être l'instrument d'une régénération des temps. Conçu dans l'absence, c'est le cas du personnage central du roman de Bertrand Schefer, enfant de parents irrémédiablement séparés. Et un jour sa mère confie, à son frère et à lui : « C'est mon dernier été, les enfants. » Le centre vide de cette absence aspire tous les événements minuscules et vains dont il est le témoin ou l'acteur. Le livre s'organise en effet autour d'un ensemble dense de rencontres, de fêtes, de voyages dont rien ne ressort de ce qui pourrait mettre en route cette vie vers un but, lui donner une impulsion. Projets avortés, livres qui ne seront jamais écrits, souvenirs d'une époque où il peignait, amis côtoyés avec indifférence, rien ne compte pour lui, qui a vu ce jour-là l'espace se réduire à la dimension



Bertrand Schefer construit avec maîtrise un univers incertain dans un texte parfois déroutant, mais avec une sensibilité sans faille.

de ce que peuvent enserrer ses bras, arpenter ses jambes.

« L'âge d'or » n'est pas, pour autant, un roman psychologique sur le deuil, l'absence ou la dépression. Pas d'analyse, de discours qui décrirait ce que ressentent les personnages qui peinent à peupler ces pages. Tout passe par ce qui est perçu, par la manière dont les corps

se placent dans l'espace, par ce que les sens reçoivent du monde. Tout est affaire de lumière, de bruit, de chaleur, ou de vertige. Tout ressemble à cette poussière brillante soulevée un jour par une ponceuse, que le soleil dore un instant, et que le premier courant d'air dissipe. Comme les atomes des anciens, son âme se dissout en particules de feu

dispersées. Marcher, danser, rouler, s'asseoir, se lever, toute une grammaire, une chorégraphie sensorielle se met en place pour dire cette dérive qui peu à peu emporte ce « il » que nous finissons, malgré le flou permanent qui l'entoure, à bien aimer. Malgré, ou à cause de cette manière de l'absenter, qui le rend disponible à tout, il attire, il est aimé. Suzanne, volontaire, audacieuse, douée, pourrait peut-être rassembler ces éléments éparés. Ou peut-être Frances, l'amie de son frère Boris. On a le sentiment que tout tient à peu de chose, un geste, une phrase. « Pense seulement que je suis vivant et que tu es réel. »

Tous, ils sont à l'âge où rien n'est refermé, mais où très vite, instant par instant, « tout s'efface ». « Il n'y avait rien à dire sur l'avenir, mais aucun d'eux ne jouissait du présent. » Et pourtant chaque image de cette période pourra « rester gravée comme celle du bon vieux temps ». Ce serait donc ça, l'âge d'or ? Où est Rilke ? Où est Nerval ? Où est mon enfance perdue dans le temps ? », a-t-il écrit un jour. Bertrand Schefer nous plonge dans ces temps d'insouciance et d'angoisse qui, disait l'autre, n'ont rien à voir avec « le plus bel âge de la vie ». Il construit avec maîtrise un univers incertain dans un texte parfois déroutant, dont la sensibilité empêche le lecteur jusqu'à la fin.